L'espace urbain dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de M.-C. Blais

The Urban Space in Marie-Claire Blais' Un Joualonnais sa Joualonie

Éva Pich-Ponce

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/multilinguales/1364>

DOI : 10.4000/multilinguales.1364

ISSN : 2335-1853

Éditeur

Université Abderrahmane Mira - Bejaia

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 207-222

ISSN : 2335-1535

Référence électronique

Éva Pich-Ponce, « L'espace urbain dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de M.-C. Blais », *Multilinguales* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 17 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/multilinguales/1364> ; DOI : 10.4000/multilinguales.1364

Ce document a été généré automatiquement le 17 septembre 2019.

Multilinguales est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

L'espace urbain dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de M.-C. Blais

The Urban Space in Marie-Claire Blais' Un Joualonnais sa Joualonie

Éva Pich-Ponce

- 1 Les études portant sur la ville ont souvent examiné l'opposition entre les campagnes et les cités, le centre et la périphérie. Le tournant critique d'inspiration marxiste d'Henri Lefebvre (1974), Neil Smith (1984), Edward Soja (1989) ou David Harvey (2002), a mis en relief jusqu'à quel point les forces et formes de production sont inégalement réparties sur les territoires qu'elles définissent et comment la quotidienneté est assujettie aux caractères imposés à la vie collective par les classes dominantes et qu'elle perpétue.

Or, comme l'a remarqué Daniel Laforest (2013 : 4), les « modèles marxistes globalisants de la spatialité n'ont pas suffi à l'examen d'une réalité comme celle du Québec, dont l'évolution est à ce point tributaire du rapport entre récit national et habitation culturelle du territoire ». Laforest nous rappelle que, dans la littérature québécoise, la ville est surtout celle d'un ensemble de discours, souvent antagoniques. Ce critique distingue différentes lectures que l'on peut faire de la ville dans les romans québécois :

- celle qui évoque la modernité québécoise en se focalisant sur les rapports changeants entre la morale, les contraintes sociales, les élans individuels et l'agitation urbaine ;
- celle qui se centre sur le destin du sujet chez qui les aspirations d'appartenance à une cité, à une communauté citoyenne sont renversées par le dérisoire du quotidien urbain ;
- et enfin, celle qui met en relief l'importance de la ville comme espace d'accueil dans lequel l'exilé est contraint de s'adapter et de se redéfinir.

Selon Laforest (2013 : §6), dans la littérature québécoise, ce qui caractérise les différents discours sur la ville et leur évolution c'est la présence constante du « *franchissement d'un seuil à partir duquel les choses s'accélèrent* ». Dans l'évocation de la ville de la littérature québécoise, c'est, en effet, cette expérience du seuil qui est fondamentale : les personnages font, à tout moment, l'épreuve d'être séparés ou liés à l'espace urbain qui les entoure et avec lequel ils entretiennent un rapport problématique d'inclusion ou d'exclusion. Si le premier seuil à franchir « *entre l'urbanité et son extérieur* » (Laforest, 2013 : §6) est constitué par l'arrivée en ville, le cadre urbain

est lui-même conditionné par une série de passages brusques d'ordre géographique, social, économique, linguistique, culturel.

Ces contraintes participent de l'aliénation urbaine qui est un thème central de l'imaginaire québécois. D'après Pierre Nepveu (2004 : 55), celle-ci se manifeste à Montréal selon deux modalités : le passage d'un cadre naturel à un cadre urbain, qui se vit comme « dénaturation », et le clivage linguistique qui fait de Montréal l'espace « *des deux solitudes canadiennes¹, puis de la non-identité québécoise* ».

Ces aspects sont clairement identifiables dans *Un Joualonnais sa Joualonie* (1973) de Marie-Claire Blais, un roman qui illustre l'aliénation de toute une communauté francophone pauvre et assujettie à la domination de la communauté anglophone. Le cadre urbain devient le reflet de cette problématique identitaire qui donne une signification particulière aux différents lieux que traversent les personnages. Le texte nous fait découvrir tour à tour des figures issues de différentes couches sociales : des travailleurs, des patrons, des écrivains, un avocat, un éditeur, des prostituées, des travestis,... La ville apparaît non seulement comme l'espace des différences, mais aussi comme celui des rencontres, un véritable carrefour social et culturel. Plus qu'un simple décor, la ville devient un personnage de plus, susceptible de conditionner la trame narrative.

1. Une ville divisée

- 2 Dans *Un Joualonnais sa Joualonie*, Ti-Pit, à la fois narrateur et personnage principal du récit, parcourt les rues et les tavernes de Montréal. Il rencontre Éloi Papillon, un poète aux aspirations nationalistes qui rêve d'apprendre la langue du peuple, la langue de ceux qu'il nomme les *Joualonnais*.

Blais construit ce terme à partir du mot *joual*, qui désigne la variante populaire du français parlé à Montréal et qui a suscité de grandes polémiques au Québec pendant les années 60 et 70. En effet, la « querelle du *joual* » opposait les partisans de cette forme populaire propre au Québec et ceux qui défendaient l'usage d'un français normatif. Il était devenu, à l'époque, un symbole identitaire revendiqué par le mouvement nationaliste québécois. L'utilisation du *joual* au niveau littéraire, développée notamment par Michel Tremblay, a permis à certains écrivains de faire parler leurs personnages dans une langue populaire propre à certains secteurs de la société québécoise de référence. C'est le cas dans *Un Joualonnais sa Joualonie* : des personnages de Blais utilisent la variante populaire de la langue qu'est le *joualonnais* au sein même du récit.

Montréal devient, dans ce roman, la « Joualonie », un espace urbain où habitent les « Joualonnais ».

L'intrigue se déroule dans un grand nombre de rues, de bars, de milieux sociaux. Les rues montréalaises sont nommées avec précision. S'il n'y a pas de grandes descriptions du lieu, la narration insiste sur le caractère urbain du milieu qui est évoqué. Le béton, les trottoirs, les immeubles, les bruits et les odeurs construisent le puzzle urbain. La ville est caractérisée par sa frénésie, par le mouvement des personnages qui y habitent. Marie-Claire Blais, en parlant de ce roman, a mis en relief l'importance qu'acquiert la ville dans la création du microcosme qu'elle recherchait :

[...] la ville est là aussi, chaleureuse et bruyante autour de Ti-Pit qui est seul. La ville permet cette ampleur et ce fourmillement de personnages, cet avalé des avalés qu'est Ti-Pit en

Joualonie voit tout de la fresque nouvelle de son pays, sa nouveauté comme ses excès et ses erreurs. (Blais, 2002 : 62)

Ce microcosme est constitué de personnages originaires de Montréal, mais aussi d'une série de figures romanesques issues de l'immigration et de l'exode rural, qui contribuent à construire le paysage urbain. En effet, cette ville multiculturelle abrite des bars « irlandais », « latino américain », « des églises grecques » (Blais, 1979² : 61). À Montréal se retrouvent des personnages venus d'un peu partout : « *Des immigrants de chez nous itou, pouilleux, la mine descendue, venus de toué coins du pays, de Tadoussac, d'Abitibi et de Vallée d'Or* » (JJ 60). L'arrivée de tous ces personnages reflète l'exode rural et l'immigration qui ont constitué la société québécoise le long du XX^{ème} siècle.

L'évolution de l'œuvre blaisienne témoigne d'un éclatement spatial évident. Le cadre familial qui apparaît dans ses premiers romans, puis le quartier, sont remplacés progressivement par une société ouverte sur un espace international et marquée par les déplacements des personnages. Cette évolution reflète celle du Québec lui-même. La société fermée des années précédant la Révolution Tranquille a été transformée peu à peu par les réformes économiques et sociales, par les mouvements migratoires et par une ouverture sur le monde qui a modifié considérablement le panorama culturel. Désormais la question identitaire doit prendre en considération des notions comme la pluralité linguistique et culturelle, le métissage.

L'antagonisme des identités francophone et anglophone existe toujours mais il ne peut plus ignorer la réalité d'une multiculturalité qui fait du Québec et notamment de Montréal un véritable carrefour culturel. Comme le souligne Janet Paterson, il y a deux étapes dans la représentation littéraire de l'Autre dans la littérature québécoise :

La première, qui s'étend jusqu'à la fin des années 1970, insiste sur un système binaire opposant le Nous et l'Autre. Dans la deuxième, qui commence à partir des années 1980, la mise en discours de l'altérité est plus complexe étant donnée l'intervention de concepts comme le métissage ou l'hétérogénéité : l'Autre et le même deviennent multiples, hybrides, pluriels et souvent indéterminés. (Paterson, 2004 : 107-108)

Si *Un Joualonnais sa Joualonie* évoque l'opposition entre les identités francophone et anglophone, ce roman fait preuve d'une originalité et d'une richesse exemplaires en insistant sur la notion de pluralité avant la lettre. Il souligne la fracture réelle et l'hétérogénéité qui caractérisaient la société québécoise des années soixante-dix.

Parties en ville, à la quête d'un futur meilleur, les figures romanesques se heurtent à l'exploitation du travail, à la pauvreté, à une vie rude dans laquelle ils se sentent complètement aliénés. Ainsi, Ti-Foin est arrivé à Montréal mais « le bond de son chenail de l'Islet jusqu'à Montréal l'avait comme atourdi [...] Chus perdu, dit Ti-Foin, la ville c'est pas pour moé » (JJ 213).

Le roman évoque le monde des immigrants, mais aussi celui des travestis, des prostituées, des toxicomanes, des prisonniers. La dénomination de « Joualonnais » désigne toute une communauté pauvre, ouvrière, qui travaille sous la domination d'un patron qui est généralement anglophone. Il s'agit d'êtres déracinés qui oscillent entre une visibilité extrême et une forme généralisée d'oubli. Leurs noms sont remplacés fréquemment par des sobriquets et des diminutifs qui reflètent l'aliénation et la dépossession qui les caractérisent. La thématique du Joualonnais, ou du Cassé, rapproche cette œuvre d'autres textes québécois, comme *Le Cassé* de Jacques Renaud, *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout, ou *Hosanna* de Michel Tremblay. Dans la pièce de théâtre de Tremblay, nous retrouvons d'ailleurs le personnage de Mimi, qui apparaît en tant que personnage secondaire, uniquement nommé. La pancarte de néon du restaurant qui est à côté de la pension où habite Mimi dans le texte de Blais rappelle

celle qui se voit de la fenêtre d'Hosanna dans la pièce de Tremblay. Malgré les différences qui séparent ces deux œuvres, l'intention de leurs auteurs, de souligner la situation des classes marginales, demeure la même.

Dans *Un Joualonnais sa Joualonie*, les différences sociales sont mises en valeur dans le texte à travers la représentation verticale de la ville. Alors que l'appartement de Papillon, l'écrivain appartenant à l'élite, est situé en haut d'un immeuble, la chambre de Ti-Pit est ce « trou de la Jeanne Mance » (JJ : 38), une pension où habitent de nombreux personnages marginaux. L'image du trou revient à plusieurs reprises dans le texte pour évoquer l'espace des Joualonnais. La crèche où était Ti-Pit dans son enfance est qualifiée de « Crèche du trou d'la ville » (JJ : 9). C'est aussi dans un trou que terminent certains d'entre eux, touchés par la mort, comme Ti-Guy, qui finit dans ce « néant du trou où [il] disparaissait comme une boîte de conserve » (JJ 299).

Ainsi, le Joualonnais habite dans ce monde du dessous, il devient l'« objet chu » dont parle Kristeva, cet autre qui est « radicalement un exclu » (1980 : 9). L'abject est ce qui trouble, ce qui perturbe un certain ordre, ce qui est hors-limite et qui par sa condition même menace un système donné. Mary Douglas dans son étude *Purity and Danger* (1966) définit l'abject comme *matter out of place*, matière hors d'ordre (1984 : 36). Ce qui est abject est condamné, repoussé comme une altérité qui menace mon identité. Le Joualonnais est ainsi associé à l'abject, à la souillure. Son entourage est marqué par la laideur et les mauvaises odeurs. La chambre de Ti-Pit se distingue par les odeurs qui montent du restaurant grec d'à côté et par « une tache humide » (JJ : 296). Le corps de Ti-Pit lui-même « sent fort » et ses pieds sont « crotteux » (JJ : 34). Ben Campkin et Rosie Cox ont montré à quel point la notion d'abject est essentielle dans la construction des relations sociales. Elle permet d'établir des distinctions, des catégories, d'éloigner ce qui est perçu comme étant Autre. De cette manière, le concept d'abject renforce le système de valeurs dominant : il contribue à instaurer un ordre selon lequel on est plus ou moins près du sale, de la pourriture, de l'horreur (2008 : 6).

La conception verticale de la ville place le Joualonnais dans un espace autre, dans ce monde d'en bas qui s'oppose à l'univers bourgeois et qui reflète la dépossession, l'aliénation de ses habitants. Toutefois, si ces personnages sont relégués aux marges de la société, ils sont parfois recherchés pour les plaisirs, notamment de type sexuel, qu'ils peuvent offrir. Leur univers effraie et fascine parce qu'il contient tout ce qui est interdit.

Le roman souligne l'hypocrisie d'une société qui exclut l'Autre, mais qui l'utilise afin de combler certains de ses désirs. Stallybrass et White ont bien montré comment ce qui est relégué à la marge de la société est central symboliquement, l'élite sociale étant à la fois séduite et apeurée par les bas-fonds (Stallybras, White, 1986). L'est montréalais est associé, dans le roman, aux drogues et à la misère : c'est en effet au Carré Saint- Louis que « traînaient à l'aube » les robineux (JJ : 20).

Toutefois, c'est aussi dans la rue Prince Arthur que l'étudiant de l'Ontario a trouvé sa « cave d'ombres et de délices » (JJ : 45). Le Dear Boy, où Mimi fait ses spectacles de travestissement, est également situé dans la rue St. Denis (JJ : 114). Cet endroit accueille des marginaux, mais aussi des personnages des classes aisées, comme le vieux qui entretient Dany en échange de plaisirs sexuels. Cette partie de la ville devient ainsi le lieu de la marginalité, mais aussi l'espace des plaisirs recherchés par les différentes classes sociales, qui s'approchent alors de ce monde de la marge.

Cependant, au sein de celui-ci, la chambre de Ti-Pit, malgré sa pauvreté, devient le refuge de personnages qui y entrent sans même demander la permission. La pension se

transforme en un « nid » (JJ : 295) pour tous ces êtres aliénés. Pareillement, la maison de Vincent, un curé qui vient toujours en aide aux plus démunis, n'a pas de chauffage. Elle est décrite comme un « 7^{ème} aux marches croulantes » (JJ 64). Vincent y accueille des personnages en difficulté. La compassion de Ti-Pit et de Vincent envers autrui fait de ces endroits pauvres des lieux protecteurs.

- 3 Contrairement au monde des Joualonnais, l'appartement de Papillon, représentatif du mode de vie de l'élite, est caractérisé par le confort, la lumière, les vues panoramiques sur la ville et une surabondance de biens. Cet espace est cet autre géographique et culturel. Il apparaît pour Ti-Pit comme une *terra incognita*, comme un terrain d'exploration. Pareillement, lorsqu'après avoir pelleté la neige qui entourait la maison de son Patron, la femme de celui-ci l'invite à boire une tasse de café, Ti-Pit ne peut qu'admirer le luxe de cet espace :

La dame Faber a dit de ne pas salir son tapis avec nos pieds crotteux, elle était assise sur une boutte de chaise du XVII^e siècle [...] j'ai dit 'Vous en avez, Madame Faber, des beaux tableaux sur vos murs, et ces fauteuils-là, hein, on dirait que c'est les rois d'Angleterre qui ont trôné dessus, et vous avez une belle cheminée itou, hein ?'. (JJ : 34)

Le Joulonnais, incarnant la souillure, a moins de droits que le chien de Mme Faber : « j'ai pas aimé, dit Ti-Pit, l'affaire du tapis, y avait que son puss-puss qui avait l'droit de chier dessus » (JJ : 34).

L'espace urbain, divisé ironiquement en « Upper-Nose » et « Down- Nose », incarne les différences sociales en distinguant le monde des patrons de celui des ouvriers, le monde des riches de celui des pauvres. Mimi, pour se prostituer doit « redescend[r] la Saint-Laurent » (JJ : 27). Le bureau des chômeurs est à Down Nose, et les « vues sexy » sont situées au bas de la ville (JJ : 60, 63). Pour aller travailler dans la maison de son patron anglophone, Ti-Pit doit par contre se rendre à Upper- NoseTown (JJ : 32).

La division ironique de l'espace urbain recrée la division de l'ouest- montréalais anglophone et de l'est francophone, tout en soulignant les différences de classe. Les inégalités sociales sont, en effet, doublées d'une différence linguistique. L'anglais du patron Faber et de sa femme s'oppose au français de leurs employés, mais le français standard utilisé par l'élite francophone s'oppose au « Joualon » des ouvriers. Ti-Foin se plaint du dédain avec lequel il est perçu par l'élite francophone : « y me marchent dessus, et c'est pas des Anglais mais des patriotes de ma race » (JJ : 248). Pourtant, l'élite est elle-même victime d'une grande insécurité identitaire puisqu'elle est à la fois sous la domination anglophone et sous l'influence et les critiques de la France. Ainsi, l'écrivain, Papillon, est associé à un « bon sauvage » par la femme française dont il est amoureux et qui affirme : « j'ai un peu de difficultés avec la langue [...] Votre accent, oui, c'est moins pur que le nôtre » (JJ : 130).

La dépossession linguistique de l'élite québécoise est évidente. Papillon se plaint en lisant le menu en anglais d'un restaurant : « N'est-ce pas un restaurant français ici [...] et ne sommes-nous pas de langue française ? [...] Non...œufs et...bacon. Je veux dire œufs et dis donc... Seigneurie, comment on appelle ça ? Œufs et jambon fumé » (JJ : 277). Ayant été incapable d'imposer une langue de sa propre communauté, l'élite de cette société se voit contrainte de défendre une expression française extérieure, qui n'a pas non plus les caractéristiques propres du Joualon du peuple dont elle se sent de plus en plus éloignée. Les différents secteurs de cette société sont donc marqués par une aliénation profonde vis-à-vis des cultures extérieures, mais aussi vis-à-vis des autres groupes sociaux qui composent cette communauté. Dans ce contexte, la construction d'une identité individuelle et collective qui soit valorisée devient problématique.

Il est intéressant d'observer la position de distance entre Ti-Pit et ces personnages bourgeois. À travers les expressions « ce type-là », « ces gens-là », répétées fréquemment dans le récit, Ti-Pit se distingue de ce groupe et se place en tant qu'observateur. Cette distance permet au narrateur de porter un regard satirique sur l'institution littéraire et politique incarnée par ces personnages de l'élite francophone, tout en témoignant d'une grande compassion envers les classes les plus démunies. Alors que l'élite est complètement ridiculisée, le narrateur montre une grande considération envers certains Joualonnais, comme l'explique Blais :

Paul, le boucher, comme Mimi et Nicolette, eux que l'on considère comme des "petits riens" sur le plan social, ont la densité de respectables dans la saga de Ti-Pit, où chacun mérite d'être estimé, apprécié pour son humaine valeur et son identité. (2002 : 67)

- 4 Ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas n'habitent pas le même territoire et pourtant le texte souligne les rencontres qui se produisent dans ces zones intermédiaires que constituent notamment les bars. Malgré la division verticale et sociale de la ville, les personnages des différentes classes s'entrecroisent. L'intérêt du roman réside précisément dans ce mélange, cette interaction qui met en relief les différences tout en soulevant une problématique identitaire qui est loin de caractériser uniquement les bas-fonds de la société.

2. Un univers de rencontres et d'antagonismes

- 5 Dans *Un Joualonnais sa Joualonie* la notion de seuil devient essentielle dans la mesure où les personnages traversent constamment les frontières physiques et symboliques qui séparent les différentes classes sociales. Ti-Pit est invité à l'appartement de Papillon et ce dernier ira à son tour chercher Ti-Pit dans sa pension.
- 6 Comme le souligne Janet Paterson, la question de l'abjection devient complexe lorsqu'elle se pose quand la distance entre « je » et l'« autre » est moins grande :

Entre le soi et l'Autre, il existe certes des écarts, mais également des liens. L'Autre en soi, le soi en l'Autre, voilà ce qui régit en réalité la relation identité/altérité dans ses aspects les plus menaçants (le fou, le mendiant, l'étranger ne sont-ils pas, au fond, des figures potentielles de soi ? (2004 : 38)

Malgré leurs différences sociales, Ti-Pit et Papillon appartiennent à une même communauté francophone. Papillon, l'écrivain qui défend le nationalisme québécois, essaye de s'opposer à l'anglais dominant et au français normatif en valorisant tout ce qui constitue la culture et la communauté franco-canadienne. En ce sens, il ne peut ignorer cette communauté pauvre et aliénée qui la compose mais de laquelle il se distingue. Il revendique la culture québécoise en l'associant à la langue parlée par les classes populaires. La tentative de cet écrivain de se rapprocher du peuple passe par sa volonté d'apprendre le joual. L'image de la dépossession du peuple et de toute la société est symbolisée à travers ce parler populaire méprisé qui devient à la fois le reflet de l'aliénation individuelle et collective et l'arme utilisée par Papillon pour libérer la Joualonie des dominateurs.

L'importance qu'il confère à ce parler québécois montréalais évoque la réalité sociale du Québec des années soixante, marquée par la « querelle du joual » et par l'importance de la question linguistique qui avait envahi les discours politiques. Papillon, qui se veut le porte-parole du peuple, veut opposer ce parler montréalais au français standard et à l'anglais dominant. Pour Papillon le Joual est un élément de cohésion susceptible d'unir et de représenter toute la Joualonie. La stratégie identitaire de cet écrivain nationaliste

cherche à valoriser et même à sur-valoriser tout ce qui distingue la culture québécoise des autres cultures. C'est ainsi qu'il dit à Ti-Pit : « *tu n'es pas n'importe qui, un Canadien français, c'est pas n'importe qui !* » (JJ : 10).

Cependant, les origines bourgeoises de Papillon contrastent avec la réalité du peuple qu'il veut représenter. D'ailleurs, sa manière de parler le Joualon ne paraît pas convaincante étant donné l'excès de jurons qu'il utilise. Il se trouve complètement aliéné vis-à-vis du peuple dont il affirme être le porte-parole.

Le nationalisme québécois défendu par Papillon se heurte à la fracture intérieure de cette société, composée de nombreux groupes qui affirment leur différence et qui revendiquent des droits et une reconnaissance sociale. Les personnages expriment leurs idées à travers la manifestation et la grève. La rue devient le lieu où les différents groupes sociaux se disputent un espace d'occupation symbolique, comme le souligne Roseline Tremblay dans son étude de ce roman :

Dans l'univers montréalais, à travers le découpage des quartiers, chaque personnage poursuit sa vocation et traverse la géométrie symbolique d'une ville quadrillée, zonée, codifiée ; chacun semble réagir à un monde figé en transformant l'espace de la ville en un lieu historiquement marqué. (1999 : 141)

Dans ce texte, les collectifs défendent des idéologies et des propositions de reconstruction sociale qui s'opposent. Ils revendiquent le féminisme, le capitalisme, le fédéralisme, le séparatisme ou le marxisme. Ils cherchent à affirmer l'existence de leur classe sociale, de leur profession ou bien de leur orientation sexuelle. Les mouvements révolutionnaires s'élargissent à toute la société, les associations se multiplient le long de l'œuvre et atteignent une dimension complètement grotesque.

Nous trouvons ainsi des groupes comme celui de « La Ligue des Trous- de-cul Bureaucrates », les « Courtisanes du Québec », « Les Derniers Fermiers du Québec ». L'activisme de ces différents collectifs met en relief jusqu'à la caricature les contradictions du Québec des années soixante-dix ; un Québec marqué par une pluralité de discours et de revendications qui coïncident avec la montée du nationalisme. La rue devient le théâtre de cette tension, l'espace des confrontations idéologiques, politiques, culturelles, sociales, le lieu de confrontation des différents discours. Elle devient l'endroit où se marquent les différences mais aussi l'espace où on ne reconnaît plus les structurations hiérarchiques.

Au sein de ces manifestations, le Joualonnais devient visible et audible : il se fait cri, dénonciation. Il est intéressant de constater que la saleté de la ville augmente le long de l'œuvre à cause des grèves qui se multiplient, et qu'elle accentue le chaos sur lequel débouche la société. Le narrateur évoque ainsi « *l'angle crapuleux où s'entassaient quasiment toutes les poubelles de la ville, la commune des vidanges se prélassant dans la grève* » (JJ : 191). La souillure se fait d'autant plus forte que les Joualonnais, qui lui sont constamment associés, tentent de sortir de leur soumission en exprimant leurs revendications.

Les deux rassemblements populaires les plus importants se produisent dans la rue lors d'une tempête de neige et le jour de Noël. Ti-Pit compare l'un d'eux à une « danse » (JJ : 96) ; tout le monde est présent à ce « bal des robineux » (JJ : 205).

Lors des manifestations, la suppression de toutes les normes sociales crée un climat de liberté et de chaos assimilable à celui d'un carnaval populaire, selon la définition qu'en donne Bakhtine : « *le carnaval était le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges, règles et tabous* » (2006 : 18).

Selon Pierre Nepveu, la littérature québécoise s'est construite selon une « esthétique du paradoxe » : il s'agissait de créer tout en détruisant ce que le sujet québécois avait d'aliéné, de colonisé, dans un présent rempli des signes de son inexistence.

L'optimisme de l'écrivain se heurtait à l'aliénation sociale et individuelle et l'écrivain des années 60 et 70 cherchait à sortir de ce paradoxe par l'ironie et l'humour, dans une « hyper-conscience de la tragi-comédie québécoise » (Nepveu, 1999 : 20). L'ironie et la caricature permettaient de récupérer et d'assumer, avec une certaine distance, le Canada Français traditionnel tout en évoquant l'image d'une non-identité, d'une expérience du chaos.

Les années 70, surtout, seraient marquées également, selon Nepveu, par une « esthétique de la transgression » (1999 : 212) : le rapport au réel s'établirait notamment dans un contexte de normes et d'idéologies à subvertir.

Ces différents aspects sont très présents dans le texte de Blais où nous retrouvons non seulement ce questionnement idéologique et identitaire mais aussi le recours au carnavalesque au sein du récit. Jane Moss et Irène Oore ont bien montré que les permutations du haut et du bas, l'emploi de grossièretés et d'expressions injurieuses, les images grotesques du corps et de la vie sexuelle témoignent de l'aspect carnavalesque de ce roman (Moss, 1985 ; Oore, 1998).

Les images du boire et du manger introduisent une certaine ambiance de fête. L'alcool transforme la perception de l'espace par le renversement des proportions et des couleurs : « *après la troisième chope, y avait le tunnel du métro qui semblait tout vermeil et les silhouettes des types s'étiraient dans le liquide, on surnageait donc gaiement en sortant de la Dame de Trèfle* » (JJ : 222).

Les noms des différents espaces sont aussi chargés d'un humour évident : l'« Erect », le « Bureau des Chômez donc » et des « *Chômez sans crainte* », etc. Ainsi, il ne s'agit pas d'une topographie objective. La caractérisation de la ville et de ses habitants participe à la dimension humoristique et carnavalesque de l'œuvre.

Dans ce roman, le carnavalesque met en relief le caractère chaotique de la société tout en permettant au narrateur de maintenir une certaine distance avec la réalité extrêmement dure qu'il décrit.

Si une rénovation, notamment sociale, est recherchée dans le texte de Blais, dans lequel les manifestations sont situées symboliquement le jour de Noël, la violence et le crime anéantissent la joie première du peuple. Les contrastes qui caractérisent cette société sont notamment soulignés dans le roman par les contrastes entre la tonalité humoristique et celle beaucoup plus sombre qui dénonce la situation tragique d'une partie de la société.

La pauvreté, les injustices sociales, la violence expliquent la difficulté de nombreux personnages à vivre dans cette réalité. Certains d'entre eux cherchent une manière de s'évader du monde qui les entoure. Rosemary Chapman a noté que la caractérisation de l'espace dans la littérature québécoise est marquée par le rêve de possession, l'oppression, et le désir de mobilité (2000 : 271-272).

Dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de nombreux personnages rêvent de partir ailleurs, dans un endroit plus chaud ou bien au grand Nord, loin de la ville. Céline veut aller « quelque part, sur une île là-bas » (JJ : 38). Ce rêve est encouragé par les affiches publicitaires qui sont « *partout avec des gars qui campaient, l'été, et qui pêchaient la truite, l'saumon* » (JJ : 89). Le rêve, les drogues et la folie constituent pour certains personnages, comme Ti-Foin et Ti-Guy, la seule façon d'échapper aux injustices qui les entourent.

Oscar sombre dans la folie et réinvente toute une ville pour les morts, « *une ville miniature en carton [...] avec des rues, des magasins, une église, un hôpital, tout le nécessaire pour loger les défunts de l'année 1925* » (JJ 212).

Toutefois, la volonté solidaire sincère de Ti-Pit, de Vincent et des personnages qui habitent la pension Jeanne Mance rend l'univers de ce roman moins hostile et plus prometteur que celui des romans précédents de Blais.

L'humanité envers autrui apparaît dans ce roman comme la seule voie valable de la quête identitaire. L'attitude humanitaire de Ti-Pit et notamment les mots deviennent les armes avec lesquelles ce protagoniste forge sa personnalité : « *j'ai pas une graine d'instruction mais j'attrape les mots comme une maladie, j'me fais des fois une jasette pas mal savante mais ça c'est mon secret à moé, y paraît que les mots ça fait vivre quand on a personne* » (JJ 9).

- 7 Ti-Pit sait écrire son nom et il a même un dictionnaire à la pension. Malgré son manque de culture, le narrateur cherche à évoquer et à décrire le monde qui l'entoure et ses propres impressions.
- 8 Dans ses descriptions, de nombreuses comparaisons sont tirées de l'espace urbain : « *la chambre de Ti-Pit est toujours ouverte comme la pissotière du métro* » (JJ 27) ; « *Max y était partout, comme une ambulance* » (JJ 36) ; « *Papillon [est] tout en fumée comme une locomotive* » (JJ157).

Le narrateur utilise ainsi des éléments de son espace quotidien, la ville, afin de mieux transmettre son message.

L'écriture devient pour lui une source de liberté, une délivrance face à l'oppression qui l'entoure. Elle apparaît comme le meilleur moyen d'affronter les misères du monde.

Alors que pour Papillon le témoignage de la vie de Ti-Pit est significatif idéologiquement, en tant que représentant d'un habitant de la Joualonie, pour Ti-Pit raconter sa vie est important parce qu'elle témoigne des conditions de vie d'une société et de ses habitants.

Au-delà de la fragmentation sociale et culturelle qui caractérise cet espace urbain, le roman met en relief, à travers l'attitude du narrateur, une humanité et une solidarité qui montrent une certaine vision du monde de Marie-Claire Blais et qui permettent d'observer sa conception étiq. de l'écriture.

BIBLIOGRAPHIE

BAKHTINE M., *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Éditions Gallimard, 2006.

BLAIS M.C., *Un Joualonnais sa Joualonie*, Montréal, Éditions Internationales Alain Stanké, 1979.

BLAIS M.C., *Écrire. Des Rencontres Humaines*, Québec, Éditions Trois- Pistoles, 2002.

CAMPKIN B., COX R., « Introduction: materialities and metaphors of dirt and cleanliness », dans CAMPKIN B. et COX R. (dir.), *Dirt, new geographies of cleanliness and contamination*. Londres, I.B.

Tauris, 2008, pp. 1- 8.

- CHAPMAN R., *Siting the Quebec Novel: the Representation of Space in Francophone Writing in Quebec*, Bern, Peter Lang, 2000.
- DOUGLAS M., *Purity & Danger: an analysis of the concepts of pollution and taboo*, New York, Routledge, 1984.
- HARVEY D., *Spaces of Capital*, New York, Routledge, 2002.
- KRISTEVA J., *Pouvoirs de l'Horreur : Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980.
- LAFOREST D., « La banlieue dans l'imaginaire québécois. Problèmes originels et avenir critique », in *Temps zéro*, n° 6, 2013.
- LEFEBVRE H., *La production de l'espace*, Paris, Economica, 2000.
- MOSS J., « Menippean satire and the recent Quebec novel », in *American Review of Canadian Studies*, vol. 15, 1, 1985, pp. 59-67.
- NEPVEU P., *L'Écologie du Réel : mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, 1999.
- NEPVEU P., *Lecture des Lieux*, Montréal, Boréal, 2004.
- OORE I., « Affranchissement carnavalesque dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais », in BOURQUE (dir.) *Les Littératures d'expression française d'Amérique du Nord et le carnavalesque*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, pp. 181-203.
- PATERSON J., *Figures de l'Autre dans le Roman Québécois*, Québec, Éditions Nota Bene, 2004.
- SMITH N., *Uneven Development: Nature, Capital, and the Production of Space*, University of Georgia Press, 1984.
- SOJA E., *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres, Verso, 1989.
- STALLYBRASS P., WHITE A., *The politics and poetics of transgression*, Londres, Methuen, 1986.
- TREMBLAY R., « Chronotope et sociogramme de la vocation : l'écrivain porte-parole dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais », in *Études littéraires*, vol. 31, n° 3, 1999, pp. 139-150.

NOTES

1. Les deux solitudes sont « la solitude canadienne anglaise » et « la solitude canadienne française ».
2. Désormais les références à ce roman et à cette édition se feront à travers les sigles JJ suivis du numéro de page.

RÉSUMÉS

Cette étude vise à analyser la représentation de la ville dans *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais. Nous observerons que cet espace est marqué par une série de différences

(géographiques, sociales, économiques, linguistiques, culturelles) qui conditionnent les relations entre les personnages. Nous examinerons aussi l'importance qu'acquièrent les concepts d'aliénation et d'abjection dans la description verticale de l'espace urbain. Nous verrons toutefois comment les frontières entre les différences sociales et spatiales cachent une fracture plus grande, constituée par un ensemble de discours antagoniques qui reflètent la pluralité du Québec des années 70.

This study aims to analyse the representation of the city in *Un Joualonnais sa Joualonie* by Marie-Claire Blais. It will highlight the importance that the concepts of alienation and abjection have in the vertical description of the city. This urban setting is characterized by many differences (geographical, social, economic, linguistic, cultural) that condition the relationships among the characters. However, we will see how the borders between social and urban differences hide a wider division, characterized by antagonistic discourses that reflect the actual plurality of Quebec in the 70's.

INDEX

Mots-clés : espace littéraire urbain, aliénation, discours, littérature québécoise, Marie-Claire Blais, *un Joualonnais sa Joualonie*

Keywords : urban space, alienation, discourse, literature from Quebec, Marie-Claire Blais, *un Joualonnais sa Joualonie*

AUTEUR

ÉVA PICH-PONCE

Université de Séville Séville - Espagne